

Quelle place pour la philosophie dans les Relations internationales ?

Thomas Meszaros^{*}, IUHEID, Genève, CLESID, Université Lyon 3

La philosophie a joué un rôle important dans le cadre de la constitution de la discipline Relations internationales¹. Elle a concouru notamment à l'élaboration de méthodes d'investigation et elle a permis à un certain nombre de théoriciens de poser les bases de leurs réflexions. Ainsi, la philosophie politique se situe le plus souvent à l'origine des conceptions des différents courants théoriques en Relations internationales. Ses représentations ont inspiré certains postulats théoriques relatifs à la structure du milieu international, à nature des acteurs et de leurs relations. Les philosophies sur les relations internationales peuvent ainsi être catégorisées en différentes traditions qui éclairent les fondements de la discipline. Mais la philosophie en Relations internationales dépasse de loin le simple cadre de la typologie des différentes traditions qui existent dans la discipline. En effet, une telle pratique, si elle possède un intérêt indéniable, implique aussi certaines limites liées à la spécificité inhérente à chaque pensée philosophique prise dans sa particularité qui rend difficile la classification. Peut-on pour autant nier l'existence d'une philosophie politique des relations internationales ? Ou alors peut-on en préciser le contenu ? Il s'agira tout d'abord de s'intéresser à la philosophie politique des relations internationales, de souligner l'apport de cette dernière à la discipline et de mettre en évidence la dimension épistémologique que revêt la philosophie en Relations internationales. Puis, il conviendra de préciser les limites de la classification traditionnelle des idées politiques internationales et d'interroger l'importance croissante de la philosophie des relations internationales, sa capacité à produire du sens c'est-à-dire de mettre en lumière la dimension éthique que possède la

^{*} Docteur en Droit/Science politique, post-doctorant à l'Institut Universitaire des Hautes Études Internationales et du Développement de Genève, enseignant-chercheur à l'Université Lyon 3, CLESID.

¹ La publication proposée ici constitue une étape qui s'inscrit dans le cadre d'une recherche en cours sur le statut de la philosophie des relations internationales dans la discipline Relations internationales.

philosophie pour l'étude des relations internationales. Enfin, il s'agira de tenter de situer la discipline Relations internationales au sein des sciences sociales.

Philosophie politique des relations internationales et philosophies des relations internationales

La philosophie² a eu une influence importante dans la constitution de la discipline Relations internationales comme c'est le cas pour l'ensemble des sciences humaines et sociales³. Elle trouve sa place dans les sciences humaines et sociales pour deux raisons principales. D'abord parce que plusieurs disciplines des sciences sociales sont héritières de la philosophie et véhiculent, pour ainsi dire, ses représentations. Ensuite parce que les différentes branches de la philosophie⁴ rencontrent et enrichissent plusieurs disciplines des sciences humaines et sociales comme c'est le cas en Relations internationales. En effet, les philosophies des relations internationales s'intéressent aux conceptions, même partielles, que les philosophes ont proposé des relations qu'entretiennent des entités sociopolitiques distinctes ou des États. Elles enrichissent une philosophie politique des relations internationales qui, malgré sa difficile reconnaissance, tend de plus en plus à se développer⁵.

² La philosophie est une « science spéculative-empirico-rationnelle » dont l'objet est la « recherche des principes et des causes à partir de l'expérience et en dépassant celle-ci ». En ce sens elle se distingue des mathématiques et des sciences positives. Philippe Braillard, *Philosophie et relations internationales*, Genève, Institut Universitaire des Hautes Études Internationales, 1974, p.10.

³ Les sciences humaines et sociales recouvrent un ensemble de disciplines principales, qui se sont émancipées durant le 19^e siècle, telles que l'anthropologie, la sociologie, la psychologie, l'histoire, l'économie, la géographie, la linguistique, l'archéologie, la démographie, les sciences politiques, auxquelles se sont ajoutées, tout au long du 20^e siècle, de nouvelles disciplines comme les sciences de la communication, les sciences de l'éducation, les sciences cognitives et les Relations internationales.

⁴ La philosophie du droit, la philosophie du langage, la philosophie de l'esprit, la philosophie des sciences, la philosophie morale et politique, la philosophie politique des relations internationales,

⁵ En réalité nous sommes tentés de distinguer la philosophie politique des relations internationales, qui renvoie à la théorie philosophique et les philosophies sur les relations internationales. Les philosophies des relations internationales constituent un apport essentiel à une philosophie politique des relations internationales mais pas le seul. En effet, l'histoire des idées internationales emprunte à la philosophie des représentations, concepts ou conceptions qui dépassent le simple cadre de la lecture que les philosophes ont pu avoir des relations internationales.

La philosophie politique des relations internationales et l'histoire des idées politiques internationales

La philosophie politique constitue une source d'inspiration importante pour l'étude des relations internationales, comme elle l'est plus généralement pour la science politique. L'histoire des idées politiques internationales s'enracine dans les représentations ou des modèles philosophiques qui irriguent les théories des relations internationales⁶. Les philosophies sur les relations internationales retracent les différentes lectures que les philosophes ont pu avoir des relations entre unités politiques distinctes. Une première question s'impose. Peut-on parler de philosophie politique des relations internationales avant la formation de l'État moderne ? Sans aucun doute puisque lorsque que l'on regarde les productions philosophiques antérieures à la création de l'État moderne on s'aperçoit qu'il existe déjà une réflexion philosophique sur les relations qu'entretiennent des unités politiques distinctes tout au long du Moyen Âge⁷. La philosophie politique des relations internationales apparaît avec la formation progressive de l'État et la question centrale de la guerre et de sa légitimité⁸. Elle s'est développée au travers du rapport entre pouvoir spirituel et pouvoir temporel et concernait principalement l'autonomie de ce dernier et la souveraineté, interne et externe, de l'État territorial monarchique en formation⁹. Les philosophes,

⁶ On soulignera d'emblée la carence qui existe dans la discipline sur cette question. Il existe pourtant différents ouvrages et manuels qui abordent l'histoire des idées politiques internationales et qui obligent à relativiser cette affirmation. On retiendra notamment : Philippe Braillard, *Philosophie et relations internationales*, Genève, Institut Universitaire des Hautes Études Internationales, 1974 ; Frank Parkinson, *Philosophy of International Relations, A Study in the History of Thought*, Londres, Sage Publications, 1977 ; Jacques Huntzinger, *Introduction aux relations internationales*, Paris, Seuil, 1987 ; Frédéric Ramel, *Philosophie des relations internationales*, Paris, Presses de Science Po, 2002 ; Chris Brown, Terry Nardin, Nicholas Rengger, *International Relations in Political Thought*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002 ; Dario Battistella, *Théories des relations internationales*, Paris, Presses de Science Po, 2003.

⁷ Frédéric Ramel et Dario Battistella considèrent que la philosophie des relations internationales moderne apparaît avec la séparation interne/externe. D'autres auteurs comme Frank Parkinson, Chris Brown, Terry Nardin et Nicholas Rengger s'intéressent aux philosophies antiques parce qu'ils estiment que ces pensées s'intègrent dans l'histoire des idées politiques internationales.

⁸ Nous nous limitons ici volontairement à la philosophie des relations internationales occidentale.

⁹ C'est à partir de la Renaissance que plusieurs approches vont enrichir la philosophie des relations internationales. Le réalisme politique de Machiavel est un moment décisif, puis le droit des gens à partir du 16^e siècle et les théories du contrat social ainsi que les philosophies de l'histoire au 17^e siècle. Voir sur ce point,

dans la plupart des cas, n'accordent pourtant aux relations entre unités politiques qu'un intérêt limité si bien que la philosophie politique des relations internationales moderne ne s'est constituée essentiellement que sur des réflexions partielles qui s'intègrent dans des systèmes de pensée beaucoup plus vastes.

Enchevêtrées dans des ensembles aussi larges ces philosophies occupent alors une place quasi marginale¹⁰. Les philosophes consacrent principalement leurs réflexions à l'État et ses relations pour tenter de comprendre le phénomène guerre et les solutions qui pourraient y être apportées. Deux logiques principales peuvent se dégager. La première, conservatrice, considère que le *statu quo* est la meilleure solution car dans l'état anarchique des relations internationales l'État souverain est seul à pouvoir assurer la sécurité des individus. L'état anarchique et conflictuel des relations internationales ne permet que des trêves provisoires. La seconde insiste sur l'idée que la transformation de l'ordre international et le dépassement des intérêts particuliers des États vers une communauté universelle pacifiée est possible grâce au progrès de la raison dans l'histoire. En définitive, les philosophes ont réfléchi sur la nature de l'ordre international et son éventuelle, ou impossible, transformation. Leurs conceptions vont ainsi irriguer les théories des relations internationales par les débats qu'elles vont susciter chez les théoriciens.

Théorie philosophique et théorie empirique

La philosophie politique des relations internationales ou théorie philosophique¹¹ constitue ainsi l'un des axes principaux à partir duquel les théoriciens ont envisagé leur objet d'étude, soit parce qu'ils ont cherché à marquer une distance par rapport à la théorie philosophique, au profit d'une théorie empirique plus adaptée à l'étude de la réalité internationale, soit qu'ils ont utilisé certaines

Frédéric Ramel, « La sagesse dans les relations internationales ou la quête du Graal », dans Frédéric Ramel, David Cumin, *Philosophie des relations internationales*, op. cit., p.12-18.

¹⁰ En effet, ce qui intéresse principalement les philosophes ce sont les rapports entre gouvernants et gouvernés plutôt que les relations entre unités politiques qui finalement ne sont abordées qu'au travers du problème central de la guerre.

¹¹ Ces deux terminologies font écho à celles employées par Martin Wight. La théorie philosophique est synonyme ici de philosophie politique des relations internationales. Martin Wight, « Why is There No International Theory ? », dans James Der Derian, *International Theory. Critical investigations*, Londres, MacMillan, 1966, p.15-35; *International Theory. The Three Traditions*, Leicester, Leicester University Press, 1992, p.3 ; Dario Battistella, *Théories des relations internationales*, op. cit., p.47-18.

représentations philosophiques dans le cadre de l'élaboration de leurs théories¹². Cependant, malgré ces constatations l'observateur ne peut que constater la quasi inexistence d'une philosophie politique des relations internationales dans la discipline. En effet, dès sa naissance la discipline se trouve confrontée à deux débats interparadigmatiques qui opposent dans un premier temps les idéalistes aux réalistes puis les tenants de la théorie philosophique et ceux de la théorie empirique¹³.

Le réalisme empirique illustre la volonté d'autonomisation de la discipline par rapport à la philosophie jugée trop éloignée de la réalité internationale¹⁴. La théorie philosophique s'attache à

¹² Ces représentations ont parfois servi à justifier certains postulats théoriques fondamentaux. Frédéric Ramel souligne qu'il s'agit dans certains cas « d'une forme de construction mythique » ce qu'illustre le réalisme qui se rattache à une vision anthropologique pessimiste et dont les caractéristiques philosophiques principales ont été transférées aux relations internationales. Frédéric Ramel, « La sagesse dans les relations internationales ou la quête du Graal », dans Frédéric Ramel, David Cumin, *Philosophie des relations internationales*, op. cit., p.31.

¹³ Le premier débat entre idéalistes et réalistes porte sur la finalité de la discipline Relations internationales. Pour les idéalistes il était nécessaire de changer la politique internationale alors que pour les réalistes il était question d'en expliquer les mécanismes. Le second porte sur la méthode et s'inscrit dans la continuité du premier débat puisqu'il oppose les tenants d'une approche traditionnelle, incarnée par Hedley Bull notamment, et les tenants d'une approche scientifique, entendue dans son sens moderne, strict, de science positive, illustrée par Morton Kaplan. Cette opposition entre théorie philosophique et théorie empirique renvoie à un moment important dans la constitution de la discipline Relations internationales et explique en partie le retard de son émergence. Voir en particulier sur le second débat, Hedley Bull, « International Theory : The Case for a Classical Approach », *World Politics*, 18, 1966, p.361-377; Morton A. Kaplan, « The New Great Debate : Traditionalism versus Science in International relations », *World Politics*, 19, 1966, p.1-20.

¹⁴ Déjà la critique d'Edward H. Carr de l'« utopisme » des internationalistes libéraux de l'entre-deux-guerres concernait leur vision trop angélique ou idéaliste des relations internationales dans le sens où leur conception de la réalité internationale se déclinait en fonction d'un idéal philosophique et s'inscrivait dans une visée téléologique qui trouve son achèvement dans le bien être des individus. Le droit, l'échange ou la démocratie sont considérés comme les moyens par lesquels le bien être des individus, leur épanouissement, peut être réalisé. Cette conception, même si elle reconnaît explicitement le postulat de l'anarchie internationale comme un trait caractéristique du système international, considère que la démocratie, les échanges et le droit permettent de domestiquer l'usage de la violence entre les nations et d'imposer un ordre international plus juste et plus pacifique. C'est le cas de G. Lowes Dickinson qui est rattaché au courant des internationalistes libéraux et qui sera pourtant le premier à employer le terme anarchie dans son sens moderne. Cela implique, comme le souligne Dario Battistella, de nuancer la dichotomie traditionnelle entre réalistes et idéalistes. Les internationalistes libéraux même s'ils peuvent être qualifiés d'idéalistes quant à leurs ambitions ou croyances n'en demeurent pas moins réalistes dans leur conception des relations internationales. G. Lowes Dickinson, *The European Anarchy*, Londres, Allen & Unwin, 1916 ; *The International Anarchy*, Londres, Swarthmore, 1926; Dario Battistella, *Théories des relations internationales*, op. cit., p.81.

décrire et à juger la réalité en fonction d'un idéal fondé sur certaines valeurs ou sur une certaine vision de la nature humaine et des institutions. La théorie empirique quant à elle propose une étude systématique de phénomènes observés dont l'objectif est de dégager certaines variables caractéristiques des comportements des États et certaines formes spécifiques des relations qu'ils entretiennent¹⁵.

Il convient pourtant de relativiser la distinction entre théorie philosophique et théorie empirique dans l'usage qui en a été fait par les premiers réalistes. En effet, le plaidoyer réaliste en faveur de la théorie empirique correspond, en partie, à une opposition contre les idéologies marquantes du 20^e siècle qui trouvent leurs sources dans différentes conceptions philosophiques. Suite à la Seconde Guerre mondiale, la démarche réaliste, qui au travers de la théorie empirique visait à établir une science objective de la politique internationale, est plus une réponse et une tentative de démystification des croyances issues de ces idéologies. Est-ce pour autant que la théorie philosophique a été totalement évacuée des théories des relations internationales ? Vraisemblablement pas, et le réalisme biologique d'Hans Morgenthau l'illustre¹⁶. La volonté affirmée du chef de file du courant réaliste classique de produire une science de la politique internationale prend sa source, comme pour l'ensemble des réalistes américains, dans la conception de la nature humaine proposée par le théologien et philosophe Reinhold Niebuhr¹⁷. Morgenthau relie ainsi théorie empirique et théorie philosophique dans le but de produire une théorie générale des relations internationales. La théorie philosophique, loin d'être évacuée des débats théoriques, possède une place, et une place de choix dans la discipline puisque Morgenthau affirme : « l'histoire de la pensée politique moderne est l'histoire d'un débat entre deux écoles qui diffèrent fondamentalement par leurs conceptions de la nature de l'homme, de la société et de la politique »¹⁸. Ainsi, Hans Morgenthau, dans la continuité d'Edward H Carr, place

¹⁵ Sur la distinction entre théorie philosophique et théorie empirique en Relations internationales voir notamment, Stanley Hoffmann, « Théorie et relations internationales », *Revue française de science politique*, vol. 11, n°2, 1961, p.413-433.

¹⁶ *Politics among Nations. The Struggle of for Power and Peace*, New-York, Knopf, 1948.

¹⁷ *Man and Immoral Society*, New-York, C. Scribner's, 1932.

¹⁸ *Politics among Nations. The Struggle of for Power and Peace*, *op. cit.*, p.4.

la théorie philosophique au centre de l'opposition entre idéalistes et réalistes mais aussi au centre de la discipline.

La remise en question fondamentale de la théorie philosophique se produit suite à la révolution behaviouriste qui entraîne le second débat interparadigmatique de la discipline. Il oppose les tenants d'une approche traditionnelle, dérivée de l'histoire, du droit et de la philosophie, aux adeptes de méthodes plus scientifiques¹⁹. Ce débat va considérablement limiter la portée de la théorie philosophique malgré les apports conséquents de l'école anglaise²⁰ et de Raymond Aron. Finalement, conscients des limites de la théorie empirique, les adeptes de la méthode scientifique vont réduire leurs ambitions et, au sortir du second débat, les deux approches cohabiteront. À l'image d'Arnold Wolfers un certain nombre d'internationalistes considèrent alors que les théories des relations internationales sont constituées de concepts « chargés de connotations émotionnelles, jugements moraux et hypothèses préscientifiques »²¹ qui trouvent leurs sources dans la pensée philosophique classique. Ce constat ravive l'intérêt pour la philosophie politique internationale.

¹⁹ Cette défiance de la philosophie s'illustre dans toute la science politique, c'est le moment où la théorie politique est en déclin, certains la considère même comme « morte ». Elle est principalement remise en cause par la révolution scientifique qui s'est produite aux États-Unis dans les années 1950. C'est en réaction à cette situation et dans ce contexte que la *Revue française de science politique* publie en 1961 un numéro qui est consacré à la place et à l'avenir de la théorie politique dans le champ de la science politique.

²⁰ Selon Mervyn Frost la quasi inexistence d'une théorie politique normative s'explique en partie par le fait que l'approche classique dominante des tenants de l'école anglaise, Martin Wight, Hedley Bull, John Vincent, ont épistémologiquement privilégié les faits. Chris Brown en conclut, dans le même esprit que Stanley Hoffmann, que le résultat a été de produire une conception des relations internationales limitée car elle n'est pas complètement théorisée. Mervyn Frost, *Towards a normative theory of international relations: a critical analysis of the philosophical and methodological assumptions in the discipline with proposals towards a substantive normative theory*, Cambridge University Press, Cambridge, 1986.

²¹ Arnold Wolfers, « Political Theory and International Relations », dans Arnold Wolfers, *Discord and Collaboration*, Baltimore, The John Hopkins University Press, 1962, p.233-251. Le premier principe du réalisme énoncé par Hans Morgenthau illustre bien l'affirmation d'Arnold Wolfers: La politique, comme la société en général, est gouvernée par des lois objectives qui ont leurs racines dans la nature humaine.

Les trois traditions et les philosophies des Relations internationales

En règle générale les historiens des idées internationales considèrent qu'il existe trois traditions en Relations internationales²². Ces traditions renvoient à différentes taxinomies établies en référence aux caractéristiques des États, aux relations qu'ils entretiennent ou à la spécificité de la structure du milieu international. Une première typologie adopte comme critère principal de différenciation entre les diverses traditions philosophiques les caractéristiques principales des relations qu'entretiennent les États dans l'anarchie internationale (Martin Wight). Une deuxième typologie insiste sur les déterminants des comportements des États dans l'anarchie internationale (David Boucher). Enfin, une troisième typologie distingue les différentes formes de l'anarchie internationale (Dario Battistella)²³.

Selon Martin Wight il existe une tradition réaliste ou machiavélienne (à laquelle appartiennent des philosophes comme Thucydide, Machiavel, Bodin, Hobbes, Hegel) pour laquelle les États souverains régulent leurs relations par la guerre ; une tradition rationaliste ou grotienne (à laquelle appartiennent des philosophes comme Grotius et les principales écoles du droit naturel, Locke, Montesquieu, les philosophes utilitaristes) pour laquelle les États souverains entretiennent des relations d'échange réguliers, diplomatiques et commerciaux ; enfin, une tradition révolutionnaire ou kantienne, universaliste (à laquelle se rattachent des philosophes comme les philosophes de la Réforme et de la Contre-Réforme, Rousseau, Kant, le marxistes et les anarchistes) pour laquelle

²² Les philosophes politiques ont réfléchi, de près ou de loin, à un certain nombre de problèmes qui occupent les théoriciens des relations internationales. C'est en fonction des différentes conceptions de la nature humaine, de l'État ou de la structure du milieu international qu'il est possible de catégoriser les principales traditions philosophiques des Relations internationales. La première typologie qui apparaît concerne la distinction déjà soulignée entre la tradition idéaliste et la tradition réaliste, entre « théorie de la bonne vie » et « théorie de la survie » ou encore entre la conception kantienne ou grotienne de la réalité internationale et celle hobbesienne ou rousseauiste. Mais cette distinction est à bien des égards simpliste notamment si l'on considère l'idéalisme comme une combinaison de courants de pensée et surtout si l'on prend en considération les différentes tendances qui ont émergées suite au développement de la discipline, lors des troisième et quatrième débats, comme le Transnationalisme, le Marxisme ou le Constructivisme.

²³ On peut souligner une quatrième variante, celle de Kenneth Waltz, qui catégorise les conceptions philosophiques représentatives des sources de la guerre : la nature humaine, la nature de l'État et la nature de l'anarchie internationale. Kenneth Waltz, *Man, the State and War. A Theoretical Analysis*, New York, Columbia, 1959.

les États, malgré l'anarchie, possèdent des obligations éthiques voire légales car ils partagent une morale et une culture universelle²⁴.

David Boucher, qui reconnaît aussi l'existence de trois traditions principales, se distingue de Martin Wight dans sa typologie car il prend comme critère de différenciation les déterminants qui expliquent les comportements des États. La première tradition, réaliste empirique (Machiavel, Hobbes), explique le comportement égoïste des acteurs qui sont mus par la volonté de satisfaire leurs intérêts. La deuxième considère qu'il existe un ordre moral universel qui conditionne la conduite des États (Cicéron, Saint Thomas d'Aquin, Kant, les jusnaturalistes, Locke). Enfin, la troisième tradition stipule que les relations entre États s'inscrivent dans un processus historique qui permet d'expliquer leurs comportements²⁵.

La typologie de Dario Battistella synthétise en quelque sorte les deux précédentes car elle prend comme critère de différenciation la structure du milieu international. Il distingue ainsi une première tradition, réaliste, pour laquelle l'anarchie détermine objectivement les comportements des États et le place comme acteur central des relations internationales (Hobbes, Rousseau). La deuxième tradition, libérale, réunit les auteurs qui considèrent que l'anarchie n'est pas constante et qu'elle peut évoluer en fonction des intérêts individuels que les États doivent satisfaire (Grotius, Locke). Enfin, la troisième tradition, globaliste, renvoie à une conception de l'anarchie considérée comme un moment dialectique de l'histoire qui s'achèvera avec l'émergence d'une communauté universelle composée d'individus libres (Kant, Marx)²⁶. Cette typologie élaborée à partir du critère de la structure du milieu international, constante ou évolutive, recoupe et enrichie les typologies de Wight et Boucher fondées sur les relations qu'entretiennent les États (conflits,

²⁴ Martin Wight, *International Theory. The Three Traditions*, *op. cit.* Hedley Bull reprend dans son ouvrage *The Anarchical Society* ces trois traditions en les appelant, hobbesienne ou réaliste, grotienne ou internationaliste, kantienne ou universaliste.

²⁵ David Boucher, *Political Theories of International Relations*, Oxford, Oxford University Press, 1998. Boucher reproche aux tenants de l'école anglaise, Martin Wight et Hedley Bull notamment, d'avoir réduit les pensées philosophiques et détourné la qualité des arguments philosophiques au profit d'une taxinomie qui insiste plus sur une terminologie (hobbesienne, grotienne, kantienne) qui incarne certaines positions emblématiques et polémiques. Selon lui cet état de fait explique aussi en partie la difficile émergence d'une philosophie politique des relations internationales.

²⁶ Dario Battistella, *Théories des relations internationales*, *op. cit.*, p.54-68.

échanges, éthiques) et sur les déterminants de leurs comportements (égoïsme, moralité, historicité)²⁷.

Ces différentes classifications des philosophies des relations internationales relatives à la nature humaine, à la nature de l'État et à la structure du milieu international illustrent un certain nombre d'entreprises théoriques.

Limites et dépassement de la philosophie politique des relations internationales

La classification des philosophies des relations internationales possède un intérêt pour la discipline mais présente aussi des limites inhérentes aux pensées philosophiques en elles-mêmes. Cette constatation impose de penser le dépassement de la philosophie politique internationale et l'intérêt croissant pour la philosophie dans les relations internationales post-guerre froide.

Les limites de la philosophie internationale

Catégoriser les différentes philosophies des relations internationales en traditions spécifiques possède une grande utilité puisqu'une telle démarche insiste sur des traits caractéristiques de chacun des courants auxquels elles renvoient et permet de dégager certains concepts clés, modèles, qui doivent être discutés par le théoricien²⁸. Elle possède cependant des limites. Tout d'abord ces classifications ne peuvent –et ne doivent– enfermer les pensées des philosophes politiques dans des catégories étanches. Bien souvent les auteurs suivant leurs productions peuvent être classés dans une tradition ou dans une autre²⁹. Ensuite, ces classifications sont principalement thématiques : le classement des auteurs retenus pour chaque tradition dépend

²⁷ Cette typologie a le mérite de prendre comme « étalon » le trait caractéristique des relations internationales, l'anarchie, et de répertorier les différentes conceptions qui en découlent en trois traditions dont la complexité a été réduite à des « binômes représentatifs ». Dario Battistella, *Théories des relations internationales, op. cit.*, p.68.

²⁸ David S. Yost, « Political Philosophy and the Theory of International Relations », *International Affairs*, vol. 70, n°2, 1994, p.286-290.

²⁹ Wight nuance sa taxinomie en précisant que le *Projet de paix perpétuelle* d'Immanuel Kant appartient à la tradition rationaliste alors que son *Idée d'une histoire universelle d'un point de vue cosmopolitique* appartient à la tradition révolutionnaire. Martin Wight, *International Theory : The Three Traditions, op. cit.*, p.265.

essentiellement de la perspective envisagée par l'historien des idées internationales³⁰. Cette *mobilité* des auteurs dans les différentes traditions tend à confirmer le caractère inclassable de leurs pensées dans des traditions univoques³¹. Elle souligne par là même les limites d'une philosophie politiques des relations internationales qui voudrait accaparer des concepts ou des modèles philosophiques sans tenir compte de la spécificité et de l'unicité de chaque pensée philosophique. En effet, bien que les philosophes politiques se soient intéressés, de près ou de loin, à des concepts qui sont au centre des préoccupations des théoriciens des relations internationales (l'ordre, l'équilibre, la paix, la guerre, l'état anarchique des relations internationales, etc.), leurs pensées possèdent une dimension historique qu'il est nécessaire de prendre en considération et que l'historien des idées politiques internationales ne doit pas négliger ou évacuer³². Cet aspect Frédéric Ramel ne manque pas de le souligner. Inscrire dans une tradition une pensée philosophique revient selon lui à « effacer » la richesse qu'elle recèle et risque d'entraîner des « confusions historiographiques »³³. Il convient donc de se méfier des catégorisations qui se limiteraient à des représentations philosophiques ôtées de leurs contextes historiques. Les philosophes ont élaboré leurs pensées en réponse à certaines réalités et à des maux caractéristiques de leur époque. Négliger cet aspect en revient à nier la portée fondamentale de ces pensées. Pour éviter cet écueil il est nécessaire de connaître les philosophies des relations internationales, leurs contextes et le système de pensée dans lequel elles s'inscrivent³⁴. Ce dernier

³⁰ Ce qui explique par exemple que Rousseau est classé dans la typologie de Martin Wight dans la tradition révolutionnaire, dans celle de David Boucher dans la tradition de la raison historique et dans la typologie de Dario Battistella dans la tradition réaliste.

³¹ Voir sur ce point, Martin Caedel, *Thinking about Peace and War*, Oxford, Oxford University Press, 1987, p.193.

³² Conscient de ce risque David Boucher affirme que sa typologie se distingue de celle de Martin Wight car elle intègre la totalité des pensées philosophiques des auteurs répertoriés pour chaque tradition contrairement à celle des tenants de l'école anglaise qui n'est en réalité, dans son idée, que purement formelle.

³³ Frédéric Ramel, « La sagesse dans les relations internationales ou la quête du Graal », dans Frédéric Ramel, David Cumin, *Philosophie des relations internationales, op. cit.*, p.31. Frédéric Ramel rejoint ici l'analyse d'Éric Weil qui insiste sur la nécessité de lire les théories politiques en situation et non hors de leur contexte. Éric Weil, « Philosophie politique et théorie politique », *Revue française de science politique*, vol. 11, n°2, 1961, p.296.

³⁴ Ce à quoi répondent aujourd'hui des ouvrages comme celui de Frédéric Ramel et David Cumin ou celui de Chris Brown, Terry Nardin et Nicholas Rengger. Ils témoignent du regain d'intérêt pour la philosophie politique

aspect semble tout aussi important que la question du contexte historique car les philosophies des relations internationales, comme toute entreprise philosophique, sont des constructions de sens. Elles sont des lectures philosophiques sur les relations internationales dont la perspective dépasse bien souvent l'objet envisagé par leur auteur.

Philosophie et sens : le dépassement de la philosophie politique internationale

La logique du sens révèle à la fois ce qui est du domaine de l'expérience vécue, son analyse et son explication, mais aussi du projet, ancré dans la passé et orienté vers le futur. La philosophie possède cette vocation fondamentale de réfléchir à la place de l'homme dans le monde, à son devenir et cherche ainsi à répondre à des questions existentielles majeures qui concernent l'humanité toute entière. Elle produit ainsi une connaissance qui a comme fin d'orienter l'action. Cela ne signifie pas nécessairement que la philosophie permette d'élaborer des modèles universels parce qu'elle ne fournit pas « des réponses claires et définitives »³⁵. Les philosophes politiques ont le mérite de proposer une lecture de la réalité de leur époque en fonction des maux qui la caractérisent. Ils cherchent à y apporter des réponses. Un certain nombre de ces philosophes, comme les premiers idéalistes en Relations internationales, se sont donc focalisés sur ce qui *devrait être* plutôt que sur ce qui *est*. On le comprend bien ces deux aspects sont tout aussi importants l'un que l'autre, ce qui *est*, car il est nécessaire de connaître la réalité, mais cela n'exclut absolument pas ce qui *devrait être*, c'est-à-dire se projeter, pour paraphraser Jean-Paul Sartre, éclater vers, s'ouvrir au monde pour le comprendre, lui donner du sens et le dépasser. Cette *intentionnalité* est alors conscience et compréhension du monde et de soi-même, conscience de l'écart entre ce qui *est* et ce qui *devrait être*. En ce sens elle peut être un guide pour l'action. La

en Relations internationales. Leur ambition est de proposer une analyse approfondie des différentes philosophies constitutives de la discipline, des grecs anciens aux auteurs contemporains, et de fournir un ensemble de textes à disposition des internationalistes qui permet de saisir la manière dont chaque philosophe a envisagé l'objet international. Frédéric Ramel, David Cumin, *Philosophie des relations internationales*, Paris, Presses de Science Po, 2002 ; Chris Brown, Terry Nardin, Nicholas Rengger, *International Relations in Political Thought*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002.

³⁵ Philippe Braillard, *Philosophie et relations internationales*, op. cit., p.114.

philosophie en Relations internationales possède donc une double dimension, épistémologique³⁶ et éthique, c'est-à-dire orientée vers la pratique³⁷. Cette éthique philosophique trouve sa finalité en l'homme, elle est au service de l'homme. Le théoricien des relations internationales, comme le philosophe, est inspiré par la quête d'un idéal –le « graal » évoqué par Frédéric Ramel– qui doit être conforme aux valeurs et possibilités de l'action, dont il doit considérer les limites et qui lui imposent une certaine sagesse. Ne serait-ce pas la fonction essentielle de la philosophie en relations internationales ? C'est du moins l'image que renvoie Raymond Aron, figure emblématique de la discipline, pour lequel les Relations internationales, comme la philosophie d'ailleurs, ne peuvent être réduites à un seul objet ou à une « cause instituée »³⁸.

³⁶ Qu'il soit explicite ou implicite, conscient ou inconscient, le recours à une épistémologie philosophique, même dans la recherche empirique, est inévitable. Les théories a-philosophiques supposent bien souvent inconsciemment des principes philosophiques que le théoricien accepte implicitement. Philippe Braillard souligne par exemple que Richard Cox a ainsi mis en évidence les principes philosophiques admis par Morton Kaplan sans les avoir au préalable discutés. Richard Cox, « The Role of Political Philosophy in the Theory of International Relations », *Social Research*, 29, 1962, p.261-292; Philippe Braillard, *Philosophie et relations internationales*, *op. cit.*, p.61-63.

³⁷ Philippe Braillard, *Philosophie des relations internationales*, *op. cit.*, p.6. La dimension éthique, dans le contexte de la guerre du Vietnam, explique en partie le regain d'intérêt, manifeste à partir de 1967, pour la philosophie politique. Selon Klaus-Gerd Giesen cette période est caractérisée par la fin de l'hégémonie positiviste, issue de la rupture épistémologique au sein de la philosophie américaine, et manifeste le retour en force des questions morales et de la philosophie politique. Dès 1969 on note un certain nombre de productions relatives à l'éthique dans les relations internationales. Cette période voit ainsi la « reviviscence du kantisme ». L'ouvrage de John Rawls, *Théorie de la justice*, s'inscrit dans ce mouvement d'ensemble de la philosophie américaine. Même s'il ne propose pas une réflexion sur la justice internationale il soulève des questions qui peuvent être appliquées au niveau international. Il en est de même, pour l'ouvrage de Michael Walzer, *Guerres justes et injustes*, qui, dans la continuité des travaux de Stanley Hoffmann, s'intéresse aux dimensions morales des relations internationales. Klaus-Gerd Giesen, *L'éthique dans les relations internationales*, Bruxelles, Bruylant, 1992, p.153-215 ; John Rawls, *Théorie de la justice*, Paris, Seuil, 1997 ; Michael Walzer, *Guerres justes et injustes*, Paris, Gallimard, 2006.

³⁸ Philosophe, sociologue, historien, économiste, Raymond Aron n'entre pas dans les cadres traditionnels de la discipline. Il illustre le dilemme de l'intellectuel, rêvant d'une « unité de l'espèce humaine » mais solidement ancré dans une réalité qui est toute autre. Il choisira de comprendre la réalité internationale hobbesienne plutôt que d'envisager un futur idéal, kantien. Il a cherché, en philosophe, à se dégager des contraintes des débats d'écoles pour adopter un point de vue plus transversal. Raymond Aron, « Qu'est-ce qu'une théorie des relations internationales ? », *Revue française de science politique*, vol.17, octobre 1967, p 837-861 ; Bertrand Badie, « Raymond Aron, penseur des relations internationales. Un penseur à la française ? », *Études du Cefres*, n°5, novembre 2005.

Les philosophes, à chaque époque, ont produit des théories, constructions cohérentes de la réalité élaborées en vue de la comprendre, mais leurs philosophies les dépassent parce qu'elles portent en elles une fin supérieure qui vise le Bien, l'universel. En ce sens la philosophie peut difficilement être fragmentée en entreprises particulières, dont la philosophie politique ou la philosophie politique internationale seraient des expressions, mais elle devrait plutôt être considérée comme « une métathéorie universaliste »³⁹ qui les englobe toutes.

Le renouveau de la philosophie en Relations internationales et son importance

Même si la philosophie n'a proposé essentiellement qu'un ensemble de *fragments* sur les relations internationales ils possèdent aujourd'hui un intérêt pour la discipline qui est double : d'une part ils permettent d'explorer les grandes questions internationales au travers de différentes époques, d'autre part ils dévoilent les fondements de l'histoire de la discipline et permettent de l'approfondir hors des débats épistémologiques qui opposent traditionnellement les différentes écoles de pensée⁴⁰. Le regain d'intérêt porté aux philosophies des relations internationales s'inscrit dans une volonté de revisiter les pensées qui se trouvent à l'origine des Relations internationales et qui permettent de l'inscrire dans une tradition antérieure à la création officielle de la discipline. La philosophie des relations internationales interroge, et met à jour, l'héritage de la discipline au travers de l'histoire de la pensée. En ce sens elle irrigue toujours les théories philosophiques internationales⁴¹. Mais il n'en demeure pas moins que la philosophie des relations internationales, comme toute entreprise philosophique, est une construction de sens. Les événements récents

³⁹ Stanley Hoffmann, « Théorie et relations internationales », art. cité, p.414. Stanley Hoffmann précise que reconnaître cette philosophie et sa supériorité renvoie à un choix personnel. Chacun est libre d'y adhérer ou non.

⁴⁰ C'est l'objectif que s'est fixé Frank Parkinson dans son ouvrage *Philosophy of International Relations, A Study in the history of Thought*, Londres, Sage Publications, 1977.

⁴¹ Stanley Hoffmann insiste sur le fait que le théoricien trouvera dans les philosophies des représentations, des concepts et des modèles relatifs à la structure des relations internationales, à l'État et à ses relations, à la société, à la nature humaine, qui pourront lui être utiles. Par là même la philosophie lui servira de guide et « d'avertisseur » tant du point de vue de la méthode que du point de vue de la finalité, du sens de sa recherche. La théorie philosophique est donc complémentaire de la théorie empirique, elle doit nécessairement la compléter. Stanley Hoffmann, « Théorie et relations internationales », art. cité, p.429-432.

rappellent l'utilité d'une telle démarche⁴². Les Relations internationales parce qu'elles abordent les aspects sociaux d'une réalité humaine particulière s'intègrent aux sciences sociales⁴³ qui sont enrichies par la philosophie parce qu'elle place l'homme au cœur de son entreprise.

⁴² Frédéric Ramel souligne cet aspect. La transformation du système international dans les années 1990, puis les attentats du 11 septembre 2001 aux États-Unis, ont favorisé ce regain d'intérêt pour la philosophie politique internationale. En effet, les relations internationales imposent aujourd'hui de penser l'identité et les unités politiques suivant des perspectives renouvelées et la philosophe répond à cette attente. Le Constructivisme illustre ce renouveau de la théorie philosophique en Relations internationales à l'image d'Alexander Wendt qui insiste sur sa démarche puisque son ouvrage *Social Theory of International Politics* est écrit « à partir d'un point de vue philosophique ». *Social Theory of International Politics*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999, p.32. Frédéric Ramel, « La sagesse dans les relations internationales ou la quête du Graal », dans Frédéric Ramel, David Cumin, *Philosophie des relations internationales*, *op. cit.*, p.18-21.

⁴³ L'histoire des Relations internationales témoigne du fait qu'elle a été enrichie par deux disciplines principalement, la science politique et la sociologie et qu'elle a subi les bouleversements qui ont caractérisé l'ensemble des sciences sociales. La question, pour Philippe Braillard, n'est donc pas tant de s'interroger sur l'appartenance ou non de la discipline aux sciences sociales mais plutôt d'interroger la place qu'elle y occupe c'est-à-dire si elle y est autonome ou bien si elle est intégrée à l'une ou l'autre de ces sciences notamment à la science politique. La réponse à cette question dépend, toujours selon Philippe Braillard, de la définition que l'on donne de la science politique et du champ qu'on lui attribue. Philippe Braillard, *Philosophie et relations internationales*, *op. cit.*, p.11.